

Jeanne RIVIERE

Nouvelles Contes et Récits

36 Chandelles

LIBELLULE ONE

Libellule One avait été préparé pour un décollage imminent à J.F.K Airport, dans l'état de New York. Transport spécial de libellules et autres cousins du voisinage, invités à un colloque en Europe avait-on annoncé très officiellement.

Parrainés par l'illustre Hanneton Armageddon, fondateur de la célèbre Académie des Insectes de Nuit les nécrophores et autres sales bêtes avaient l'intention de se joindre à ce voyage gratuit dans un appareil affrété par les congénères du dessus. Ils avaient eu écho de cette information par des transfuges qui squattaient l'entrée de leurs galeries.

Un simple mot de la Présidente Olympe, son amie Demoiselle de la famille agrion, qu'il respectait et avec laquelle il avait encore des discussions animées et productives, avait suffi pour qu'Armageddon prévienne ses compères. On lui annonçait des difficultés importantes dans les heures à venir.

Olympe sentait un danger, en tout cas on lui avait signalé une certaine agitation, une effervescence anormale qu'il ne fallait pas ignorer. C'est tout ce qu'elle pouvait lui dire, elle l'assura cependant de sa toujours bonne amitié et lui promit de lui envoyer un de ses messagers en cas de danger confirmé.

De profondeurs plus ou moins lointaines, en entretiens individuels Armageddon était parfois allé lui-même chercher ses amis. Pour cause de santé, certains ne pourraient l'accompagner. Il avait pourtant besoin de ses sages, des vieux qui connaissaient tant de choses aux affaires de la planète !

Les amies d'Olympe, sauterelles, mantes, criquets, patineurs d'eau et coccinelles toujours d'égale humeur, chantaient les refrains de ritournelles entendues à la saison des foins, que les géants du dessus fredonnaient. Les guêpes, bourdons et abeilles avec les frelons étaient les plus rebelles. De cette communauté étrange, un Frelon avait cependant obtenu le

poste de garde du corps personnel de notre Présidente la Libellule.

Les coccinelles étaient cependant ses meilleures amies et à ce titre, avaient acquis le titre de régiment spécialisé dans les enquêtes en tout genre. Elles avaient détecté un grave dysfonctionnement près de la plage, une mauvaise odeur les avait empêchées d'avancer plus avant et le chef d'escadron était attendu avec impatience pour un rapport important. C'était la cause de ce dépêchement à J.F.K Airport, on s'apprêtait à quitter un navire devenu puant où il n'y aurait sans doute pas de survivants. Ce témoignage confirmerait sans doute les craintes d'Olympe. Ils subiraient de façon collatérale une destruction programmée par les géants livrant une lutte sans merci à un ennemi invisible à leurs yeux, mais bien présent.

La Présidente avait reçu un message d'Armageddon, elle devinait son inquiétude et se demandait si cette fois-ci elle aurait le temps de le prévenir de cette menace dont elle n'avait pas encore la certitude. Cependant, Libellule One était prêt au décollage, on rassemblait en ce moment même les congénères qui souhaitaient partir officiellement en villégiature en Europe pour assister à un colloque sur les bienfaits des insectes dans l'environnement des géants. Une saison plus douce s'annonçait loin de chez eux et cette raison suffirait à expliquer un départ un peu précipité.

Midi avait sonné dans la grande salle et c'est dans un brouhaha et une confusion terrible qu'elle accueillit sa coccinelle amie. La rapporteuse était effondrée et se jeta au fond d'un fauteuil avant de pouvoir prendre la parole. C'était une catastrophe gigantesque qui allait arriver, il fallait sans tarder quitter le pays et faire évacuer la région, chaque chef de région devrait faire de même !

Dans une Convention Unique il avait été décidé que la flotte d'avions en cas de danger devait aider dans la mesure du possible à l'évacuation des insectes de nuit qui en feraient la demande. Le monde souterrain offrait des protections non négligeables, mais incertaines quant à leur efficacité...

Dans ces cas-là, on devait attendre la nuit pour décoller et permettre ainsi à certains amis qui ne supportaient pas la lumière de voyager dans des conditions satisfaisantes.

Elle dépêcha chez Armageddon, avant de monter dans un avion de reconnaissance, un messager qui avait pour consigne de transmettre un message portant un seul mot "fuir".

La Présidente ne pourrait pas prendre toute la population en charge, et sa fonction seule la ferait quitter ce navire en dernier. Elle fit confirmer donc ce rapport et le transmit sans délai à ses collaborateurs. Dans la soirée, tous ceux prêts au départ se retrouvèrent à J.F.K Airport.

Armageddon aurait aimé avoir des nouvelles de son amie ou d'un de ses messagers. En attendant, il partit seul à la recherche d'informations nouvelles.

Il avait souvent trouvé des galeries fermées, des maisons vides. Avaient-ils déjà fui devant l'imminence d'un danger qu'il n'avait pas lui-même encore défini, se demanda-t-il ? Y avait-il des fuites dans sa propre région ? Olympe avait-elle d'autres amis ici, en dessous, autour de lui, près de chez lui ?

Il rencontra enfin deux insectes souterrains, un vieux papillon monarque et une blatte orientale, occupés à prendre une tisane à la menthe à leur terrasse. Il regarda sa montre, et nota qu'il était l'heure du thé. En s'approchant de cette demeure simple, qu'une porte cochère ouvrait sur une pièce unique en terre battue, où aucun aménagement récent n'avait dû être effectué depuis longtemps, il reconnut cette odeur que traînaient ses enquêteurs. Ce n'était pas du parfum ! Loin de là...

Armageddon les salua, se présenta, tout le monde ne le connaissait pas ! Il se demandait encore comment cela était possible. À l'annonce de son nom, les deux compères se levèrent et se mirent au garde-à-vous. Armageddon fut rassuré, ils connaissaient son nom et sa fonction, mais pas son visage, ce qui était secondaire pour lui. Il est vrai que de larges cernes sur son visage trahissaient des nuits sans sommeil dues à une vie sans doute un peu trop agitée, et sans se l'avouer, également à son âge avancé ! Mais voilà, il se sentait jeune, toujours si jeune !

Après avoir pris quelques nouvelles, il apprit que dorénavant insectes volants et autres coléoptères ne voulaient plus sortir la nuit, redoutant des aspersions puantes qu'ils avaient déjà

essuyées par deux fois. Des géants en scaphandre jaune armés de lances émettaient des brouillards et des fumées dans les airs et sur les sols, ce qui les avait fait tousser et les avait rendus malades !

D'autres insectes dans une galerie voisine répondant au nom de charançons et termites s'étaient immédiatement levés à son entrée. Eux l'avaient reconnu. Il était toujours satisfait de cette soumission. Ses chevaliers faisaient bien leur travail, il devrait penser à les récompenser...

Ils semblaient apeurés, ils avaient les pattes déformées. Ils lui confirmèrent les ennuis de leurs dernières sorties. Plus moyen de travailler, les champs, les routes longeant l'océan étaient dévastés. Armageddon pensa que c'était de bien grands mots, mais bon ...il fallait encore attendre.

Sur Long Island, ils vivaient dans des galeries profondes, au Nord, loin de l'effervescence des quartiers surpeuplés, mais cela ne les protégeait pas des dangers du monde des géants.

Il croisa sur le chemin du retour un groupe de traînants, des vers jaunes qui descendaient en vociférant et en s'agitant. Ils lui expliquèrent que l'air en haut était irrespirable et qu'il fallait penser à faire quelque chose, ils avaient dû attendre des heures devant les galeries encombrées pour rentrer.

Il fut surpris de trouver à sa porte une coccinelle, il reconnut en elle la messagère d'Olympe. Chère Olympe, elle lui apportait des nouvelles fraîches, récentes sans aucun doute. Il la remercia vivement et s'empressa d'ouvrir le minuscule rouleau de crêpe noir, signe d'un danger. Il en avait deviné la teneur avant même de lire la missive. À l'encre blanche, Olympe avait noté de sa propre main un seul mot "fuir". Il avait reconnu son écriture, car ils correspondaient parfois...



Il avait compris. Il mit en place sans tarder son réseau d'informateurs et demanda à ceux qui souhaitaient quitter leurs domiciles de se rassembler dès la tombée de la nuit pour un embarquement immédiat à J.F.K Airport. Ceux qui pouvaient bénéficier des profondeurs satisfaisantes resteraient là en attendant des jours meilleurs et le retour des habitants des sphères plus hautes.

Il savait qu'avant ce danger, un voyage en Europe se préparait chez la Présidente. Une énième conférence sur la planète ! Mais au fait quel était l'objet de ce colloque ? Olympe, son amie n'avait pas voulu lui en dire plus. Elle était encore en réunion hier soir et rien n'avait filtré de ses bureaux hermétiquement fermés.

Ses enquêteurs de la nuit ne lui avaient rien rapporté d'intéressant si ce n'est cette mauvaise odeur qu'ils traînaient sur eux au retour de chaque tournée.

Ils parlaient toutefois d'un produit qu'ils avaient reniflé, humé sans pouvoir le nommer. Armageddon aurait dû alors penser à dépêcher des experts ou des scientifiques pour connaître ces parfums nouveaux dont il était question.

Ce colloque organisé en Europe était-il une fuite en avant, Olympe craignait-elle une menace particulière pour les confréries des Insectes Réunis ? Armageddon devait absolument la rencontrer avant ce départ. Il serait enfin le seul juge de ce qu'il devait faire.

Olympe fit avant la tombée de la nuit le survol de la zone pour témoigner de ce qu'on lui avait raconté. Et c'est en prenant les airs qu'elle s'aperçut que l'océan outremer, son atlantique bleue, ses flots azur, l'eau tout simplement était devenue noire à perte de vue encerclant une statue de la Liberté emprisonnée dans un carcan de produit gluant et brillant, qui dégageait une odeur nauséabonde, qui n'avait cessé d'envahir l'atmosphère ces dernières heures. Des ballons rouges, bleus ou verts avaient été disposés au loin, sans doute pour arrêter une avancée de mer toujours plus noire. Et plus loin encore, une énorme forme gisant sur le flan, ressemblant à une baleine blessée, d'où s'écoulait comme d'une jugulaire tranchée, ce jus noir et puissant.

Olympe avait compris la catastrophe qui se déroulait sous ses yeux. L'environnement des géants et des insectes était gravement endommagé.

Armageddon était maintenant impatient de partir. Il voyagerait sans doute avec Olympe dans Libellule One, quel bonheur dans ce malheur pensa-t-il. Des vacances en Europe avec Olympe pour assister à un colloque sur les bienfaits des insectes sur l'environnement des géants !

Libellule One, et autres avions ou hélicoptères puissants décollèrent les uns après les autres à la tombée de la nuit, emportant les insectes du jour et de la nuit.

Dernières nouvelles :

Les journaux des géants titraient : New-York encerclé ! Marée noire aux pieds de la Statue de la Liberté ! Catastrophe écologique ! Le navire échoué au large de Long Island lâche toujours un flux continu de pétrole !

Puis :

On a observé dans les airs des nuées d'insectes fuyant sans doute cette zone empoisonnée pour de longs temps encore....Que faire pour les sauver et freiner cette fuite ? Les hommes ont besoin de ces insectes pour lutter contre des nuisibles encore plus dangereux. Faudra-t-il utiliser des produits aussi nocifs que le pétrole pour lutter contre d'invisibles envahisseurs ?

MON ONCLE

Était-ce un homme ou une femme ? Personne n'aurait pu le dire.

Infime différence, sans aucune assurance.

Grande prudence de Mademoiselle qui marchait d'un pas assuré et déterminé.

Un petit chien blanc avec un collier rouge sans laisse marchait derrière une femme qui avançait d'un pas rapide.

Non, il ne la suivait pas, il était là, voilà tout.

Infinie présence, extrême nuance.

D'ailleurs n'était-ce pas plutôt un homme qui marchait avec le col de son imperméable remonté jusqu'à la base du crâne, devant le chien ? On n'aurait su le dire dans cette pénombre qui tombait.

Ou n'était-ce pas deux personnes qui marchaient l'une derrière l'autre ? Difficile à dire. À cette distance, on ne distinguait pas nettement les formes.

Mademoiselle habitait un troisième étage au bout d'une rue qui donnait sur l'avenue principale de la ville.

Mademoiselle avait donné rendez-vous à un inconnu intéressé par l'achat d'un appartement.

Appartement qu'elle avait mis en vente, ayant récemment hérité d'un oncle lointain et inconnu, sans doute reconnu sur le tard par un père repentant ou négligent et en catimini. Elle ne voulait pas le recevoir ailleurs qu'ici.

Cet oncle chéri dont elle n'avait connu l'existence que très récemment par une lettre en envoi simple émanant de Maître Lebaille, le notaire de la famille, allait devenir son obsession.

Mademoiselle avait été surprise, car d'enfant unique en enfant unique, les membres de sa famille se comptaient dorénavant sur les doigts d'une main

L'homme marchait très vite et il allait sans doute dépasser rapidement Mademoiselle. Attendons de voir ce qui se passerait.

Mademoiselle sentit une présence insidieuse et pernicieuse derrière elle et en se retournant, elle se heurta à un homme

qui la bouscula et la fit tomber à terre. Elle se retrouva dans une position inconfortable avec ses documents dispersés autour d'elle.

En levant le regard, elle découvrit une main tendue et ouverte comme une offrande sans doute pour l'aider à se relever. Oui c'était sans doute cela, pour l'aider. Ce n'était pas une main dressée à la verticale en position de salut.

Elle le remercia et en le regardant, elle découvrit un homme au regard doux qui lui rappelait vaguement quelqu'un, il avait comme un air de famille lui semblait-il.

Elle poursuivit son chemin et se hâta de rejoindre son petit appartement.

Elle se changea rapidement et consulta le contrat et les documents que Maître Lebaille chargé de la succession lui avait fait parvenir.

Elle en avait lu les grandes lignes et compris l'essentiel.

Un bruit de pas dans l'escalier et des coups frappés à sa porte la firent sursauter et se redresser. Elle ouvrit.

L'affaire fut rondement menée et rapidement conclue, car le prochain rendez-vous était fixé chez Maître Lebaille.

Elle fut soulagée de constater qu'elle avait réussi seule à liquider un bien dont elle n'avait été propriétaire que très peu de temps. Elle n'était pas réellement satisfaite de cette transaction qui n'était pas tout à fait terminée. L'homme avait émis des mots de réserve sur l'appartement qu'elle s'appropriait à lui vendre.

Il semblait cependant lui convenir, car il avait conclu sur une note de bonheur en lui disant qu'il était impatient d'emménager. Mademoiselle avait probablement mal compris le sens de ses mots.

Elle verrait Maître Lebaille, qui pourrait lui expliquer l'histoire de cet oncle singulier qu'elle découvrait seulement maintenant.

Le jour important arriva et c'est avec un peu d'appréhension qu'elle se rendit à ce rendez-vous qui la rendrait propriétaire d'une affaire provisoire. Elle signa donc une quantité de documents pour la succession. Elle en avait profité ce jour-là pour sceller la mise en vente de l'appartement récemment hérité.

Mademoiselle reconnut que cet homme qui achetait son héritage avait lui aussi un air de ressemblance avec sa famille, un peu comme l'inconnu responsable de sa chute improvisée. Elle ne l'avait pas si bien remarqué qu'aujourd'hui.

Cet homme ne comprenait d'ailleurs pas comment on avait pu prendre sa place pendant son séjour à l'étranger et par son éloignement faire hériter une nièce dont il ne connaissait pas l'existence. La lettre d'un notaire lui avait appris récemment cette nouvelle en récupérant du courrier volé par un usurpateur maintenant disparu. Il devrait enquêter et prouver l'irrecevabilité de cet héritage par cette nièce inconnue.

Sur des photos exposées, des papiers oubliés, il dut convenir de sa ressemblance frappante avec cet homme ! Aujourd'hui mort, il se demandait bien comment récupérer un bien dont on l'avait défait d'autorité.

L'homme occupait maintenant un minuscule appartement, il n'avait pu trouver l'équivalent de son bien qui semblait à jamais perdu !

Un notaire venait de lui confirmer cette mauvaise nouvelle !

La patience était une de ses principales qualités.

Maître Lebaille fit ce jour-là une lecture rapide des actes et lança le cérémonial de la signature qui rendait Mademoiselle un peu plus riche avec ce legs bienvenu et inespéré.

Mademoiselle avait oublié de demander au notaire quelques explications sur cette famille nouvelle dont elle avait hérité. Était-ce bien nécessaire ?

Mademoiselle devait reconnaissance à cet oncle maintenant chéri de lui avoir légué ce bien inattendu.

Maître Lebaille avait été chargé de liquider cette miraculeuse succession.

Morale

Ce fut un loup qui remporta l'affaire. Il signa comme un faussaire et devant le notaire devint le propriétaire heureux d'un appartement luxueux ! On avait cependant remarqué la présence d'un chien, qu'était-il devenu ?

Épilogue

Mademoiselle habitait maintenant un grand appartement qu'elle occupait définitivement. Elle se promenait toujours avec un petit chien blanc à collier rouge. Elle lui avait acheté une laisse.

Était-on sûr que Mademoiselle était cette nouvelle inconnue du quartier qui avait effectivement succédé à un locataire qu'on ne voyait déjà plus depuis quelques mois ? Impossible d'en savoir davantage pour l'instant.

Sur la boîte aux lettres, on avait juste corrigé le prénom, le nom de famille était le même.

La prochaine réunion des propriétaires allait certainement contenter la curiosité des habitants de cet immeuble cossu de la ville. Il donnait directement sur l'avenue principale et avait pris subitement une certaine valeur.

Mademoiselle passait souvent dans une ruelle qu'elle avait connue, son petit chien blanc n'avait jamais de laisse à cet endroit précis.

Mademoiselle s'était fait représenter à la réunion des propriétaires par son notaire, Maître Lebaille. Il avait accepté en bloc la liste des travaux à effectuer et aucune discussion n'avait été engagée à ce sujet. On en avait déduit que Mademoiselle avait désormais de gros moyens puisqu'elle délégait quelqu'un pour parler de ses affaires.

Personne ne sut d'où elle venait ni pourquoi elle portait le même nom que le précédent propriétaire.

On célébra l'année suivante le mariage de Mademoiselle et de Maître Lebaille. Des gens fortunés avaient repris un espace déjà conquis par des héritages successifs.

Maître Lebaille ne portait plus de lunettes, il avait changé de coiffure, enfin l'orientation de ses cheveux. Tout cela lui donnait un air plus jeune et le faisait ressembler à l'oncle de Mademoiselle et à cet inconnu qui un jour l'avait mise dans une position défavorable en la bousculant.

Boulevard Lenoir était la nouvelle adresse de Mademoiselle.

QUAI DE VILAINE

Il était beau, grand, botté de cuir marron, il portait un manteau noir en laine et une écharpe rouge autour du cou qui apaisait une gorge en feu, résultat d'une conférence tumultueuse dans une arène en folie. Il avait dû batailler deux heures durant pour essayer de convaincre une assemblée partagée entre ses convictions et celles de Pola, une conférencière adoubée par le ministère. Il était sorti de l'amphithéâtre après un dernier cri de ralliement et un poing levé en signe de victoire. La bataille finale pour l'élection au poste suprême faisait rage depuis une semaine et après-demain le verdict tomberait comme un couperet sans autre forme de procès.

Sur un quai des bords de Vilaine, elle se promenait lentement, posant ses pas tranquillement dans le sillage de l'autre qu'elle suivait depuis une heure maintenant.

Elle s'arrêtait parfois quand elle s'estimait trop près de cet homme. Il lui avait créé des difficultés dans son programme qu'on lui avait annoncé sans nuages. Il n'en avait rien été puisqu'elle s'était fait huer par une petite majorité de la salle. Elle en avait été blessée et entendait demander des comptes à celui qui semblait vouloir briser une carrière tracée par ses pairs. Pour la première fois, elle avait des doutes dans ses capacités à dominer une situation qu'elle jugeait pourtant simple.

Sur l'autre quai, il marchait dans la même direction que Pola, depuis une heure maintenant.

Le vent doux le poussait un peu plus vite qu'elle ne marchait et cette eau qui les séparait, l'obligeait à garder cette distance. Cette semaine avait pris des airs de terreur parfois tant les intérêts de certains se montraient voraces par le soutien que les uns ou les autres accordaient à leur candidat. Il ne voyait pas encore le prochain pont, il regretta de n'avoir pas pris le précédent, maintenant il allait lui falloir au moins trente

minutes pour l'atteindre. Il décida d'accélérer son allure et de semer son suiveur. Quand il reprit son étui à cigarettes, il souffla, il ne voyait plus personne sur l'autre quai.

Il se risqua même à se retourner et il fut complètement rassuré quand il constata qu'il n'y avait vraiment plus personne sur l'autre quai. Disparu, l'homme avait disparu. Il devait quitter les quais de Vilaine au plus vite et reprendre un itinéraire plus passager pour semer définitivement ce suiveur avant qu'il ne réapparaisse.

Elle était sûre qu'il ne l'avait pas repérée, elle voulait simplement s'en approcher et discuter d'une possible alliance. Elle souhaitait un désistement pur et simple et en contrepartie, elle lui proposerait un poste de vice-président.

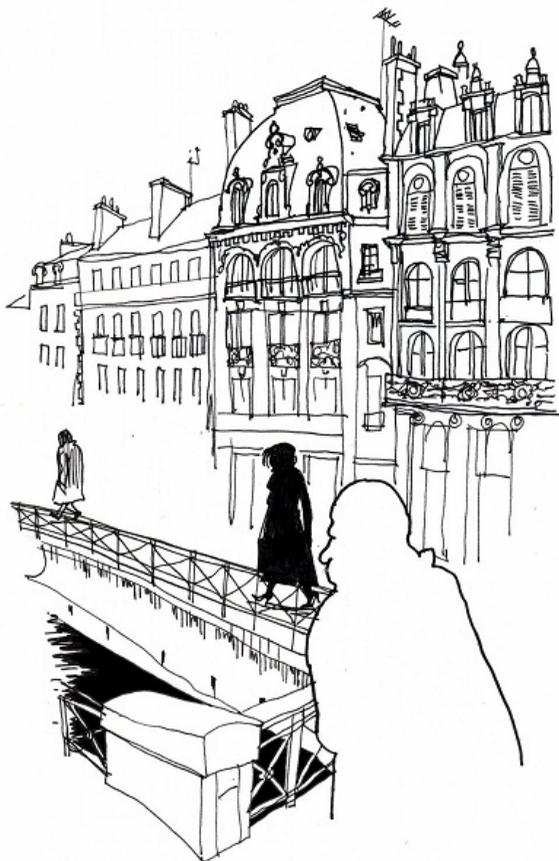
Il espérait qu'elle ne sorte pas des quais avant qu'il n'ait trouvé une idée pour la rejoindre et la suivre au plus près. Sa mission était la dernière. Pas d'échec possible.

Elle avait été surprise, et même très effrayée lorsqu'elle avait senti une main sur son épaule. Elle avait ressenti une onde glacée qui l'avait parcourue. En se retournant d'un coup, elle découvrit le visage d'un homme qu'elle ne connaissait pas. Il l'avait déjà prise fermement par le bras l'empêchant de se dégager. Elle paniqua, tenta à nouveau de se défaire de son agresseur, elle cria même, et se mit à hurler. La main qui la tenait fermement la lâcha un instant pour l'empêcher de crier. Elle aurait voulu attirer l'attention de Jonas, mais elle regrettait maintenant qu'il ne l'eut pas repérée avant. Elle paniquait, elle ne savait pas ce qu'on lui voulait. En tentant de se dégager à nouveau, elle avait vu une petite barque, accostée tout près de l'endroit où elle se trouvait. Il avait dû arriver de l'autre quai. Il l'entraîna dans cette barque où ils faillirent tomber à l'eau tant elle se débattait.

Elle fut maintenue ainsi bloquée dans le fond et incapable de faire un mouvement.

Un bruit de chaîne libérée, puis la coquille de noix se mit à tanguer. Mais que lui arrivait-il, qui savait qu'elle était venue ici sur ces quais de Vilaine ?

Personne, probablement. Bien sûr, elle ne s'était pas vantée de ses intentions de tentative de retournement de son adversaire, mais elle n'avait eu aucune intention meurtrière à son égard.



74. Gaudin

Au hasard d'un détour du fleuve, un promeneur en barque remarqua une chevelure brune qui flottait à la surface de l'eau, appartenant à un corps qui dérivait au gré des remous des bateaux qui passaient. Il faut dire que les vaguelettes de l'eau agitée le maintenaient près de la berge. Quelques papiers nageaient près de la chevelure.

Il siffla pour alerter un badaud et lui demanda de prévenir pompiers et police de toute urgence, une personne s'était noyée. Il était plus que probable qu'il n'y eut plus rien à tenter,

il était arrivé trop tard ! L'homme sur la berge avait de son portable alerté les secours et quelques minutes plus tard, les curieux avaient envahi le site. Les badauds furent rapidement écartés, le corps sans vie extrait des eaux sombres et ce ne fut que tard dans la matinée que les bords de vilaine reprirent leur tranquillité habituelle.

On attendait la conférencière depuis plus d'une heure, lorsqu'on vit arriver deux hommes, des officiels sans doute avec un air de mauvaises circonstances. Ils demandèrent à parler à Monsieur Jonas, candidat à la Présidence.

Jonas qui devait se prononcer pour l'ultime fois attendait que son adversaire s'exprime avant lui. Le tirage au sort en avait décidé ainsi. Il commençait à trouver cette absence un peu cavalière et s'apprêtait à prendre la parole au moment où deux hommes lui faisaient signe d'approcher et de venir vers eux. Ce qu'il fit. Il les salua, se présenta et leur demanda ce qui se passait. En deux minutes, ils résumèrent la situation et c'est tristement que Jonas fit son allocution et termina cette fois par un hommage sincère à cette adversaire qui avait rendu les armes malgré elle. Elle n'était plus dans la course et il regretta cet affrontement final qui les aurait départagés sans ambiguïté.

Que faisait-elle sur les quais de Vilaine à la même heure que lui ? Il ne l'avait pas aperçue. On attendait d'autres renseignements sur ce qui s'était passé.

Le jour suivant, l'élection se déroula dans un silence convenu. Jonas fut élu Président de l'Université avec une ombre au-dessus de la tête. Il fut très applaudi par ses partisans. Il en remarqua un plus particulièrement, qui comme lui était botté de cuir, vêtu d'un manteau noir et emmitouflé dans une écharpe rouge ! Il applaudissait encore alors que la salle était presque vide.

Jonas se dirigea vers ce fervent admirateur pour le remercier, et l'homme plus grand que lui d'une tête se précipita pour l'entourer de ses bras protecteurs et il lui demanda d'une voix étrange :

- Alors, êtes-vous satisfait, c'est bien ce que vous m'aviez demandé, n'est-ce pas, j'ai bien écarté le danger ?

Jonas soudain, crut reconnaître son suiveur de la veille ! Qu'avait-il fait ?

De quoi s'était-il rendu coupable ? Et en quoi était-il concerné, il avait l'air de le connaître !

Une question majeure allait se poser. Qui était-il et que faisait-il ici ainsi vêtu à son image, car ce qu'il portait ressemblait sur lui à un déguisement.

Des perles de sueur brillaient sur le front de Jonas, tandis que l'homme habillé à l'image du nouveau Président de l'Université trépigait de joie et attendait des félicitations et des remerciements qui tardaient à venir.

Soudain, il se mit à hurler, à crier et à réclamer son dû ! Mais quel dû attendait-il ? Les quelques personnes encore présentes suivaient cet imbroglio sans rien dire tant ils étaient subjugués par les revendications de cet homme bizarre.

Il fut quelques minutes plus tard, maîtrisé par les agents de la sécurité encore présents à cette heure tardive à l'Université et fut conduit au poste de police le plus proche. Il y serait entendu, et Jonas espérait que toute la lumière serait faite sur ce drame.

La Présidence lui ouvrait un nouvel horizon et dès les jours suivants, il postulerait pour le fauteuil de doyen de l'Université. Il était assurément apprécié dans son domaine, compétent, même si d'aucuns le trouvaient assez carriériste, ils ne doutaient pas un instant qu'il remplisse parfaitement cette fonction.

Il avait manœuvré intelligemment et le chemin de la gloire lui était ouvert sans embûches.

Ce soir-là, pour la première fois depuis longtemps, Jonas s'endormit sereinement et ne fit pas de cauchemars. Il fit sa nuit complète sans se réveiller comme un enfant bienheureux.

Il ne fut pas interrogé par les services de Police, la mort de Pola fut classée sans suite, c'est-à-dire que l'on conclut à une mort accidentelle ou à un suicide, ce que réfutèrent ses proches. Elle était aussi intéressée que Jonas par ce poste et n'y aurait jamais renoncé sans participer à l'élection finale. Ses parents demandèrent l'ouverture d'une nouvelle enquête et ils se portèrent "partie civile". Le chef d'inculpation cette fois serait meurtre avec préméditation au vu des nouveaux éléments déposés par leur avocat. Toutes les rédactions avaient eu au même moment cette information. Jonas fut assailli d'appels téléphoniques, et lorsqu'il se rendit compte

que cette affaire allait recommencer, il prit peur. Cette fois, il ne savait comment se comporter. Il eut l'heureuse idée de se faire représenter par un très médiatique avocat qui excellait dans ce genre d'affaires et sortait ses clients des plus pénibles affaires.

Pola et Jonas se connaissaient depuis l'enfance et avaient avancé chacun à leur rythme.

L'olibrius qui avait été arrêté avait finalement été relâché, car rien n'avait pu être retenu contre lui sauf peut-être le comportement hystérique que le juge avait simplement signalé.

Jonas fut cette fois très contrarié. Au cours d'une flânerie sur les quais de Vilaine, il eut cette même sensation qu'un certain jour où il s'était senti suivi. Son étui à cigarettes fut son compagnon durant toute sa balade. Il avait aperçu un homme qui marchait de l'autre côté du fleuve et semblait se promener au gré d'un vent doux qui le faisait avancer un peu plus vite que lui. Cette fois, il ne voulait pas le voir, il ne voulait pas l'attendre, il voulait le fuir, ne plus le sentir près de lui. Il se mit à courir et ne s'arrêta que lorsque ses poumons furent en feu et ne parvinrent plus à l'oxygéner normalement. Il était au bord du malaise.

Sans se retourner, il regagna son domicile, ne sortit pas pendant une semaine, ne répondit pas au téléphone qui pourtant n'avait pas cessé de sonner pendant les deux premiers jours.

Aujourd'hui, il était soulagé, personne ne l'avait appelé, personne n'avait sonné à sa porte.

L'avait-on oublié ? Avait-il perdu son poste ? L'avait-on déjà remplacé ?

Il devait maîtriser à nouveau la situation et affronter les horreurs qui l'attendaient. Il devrait répondre de certains faits qui maintenant l'accusaient. Le seul journal qu'il ouvrit fut le dernier qu'il avait reçu.

Il était à "la une" du journal qui titrait "disparition du Président de l'Université récemment élu". Il n'a donné aucune nouvelle depuis une semaine. Les instances s'apprêtent à organiser de nouvelles élections.

Avait-il perdu à ce point la notion du temps pour qu'il ne se souvienne plus très bien ce qu'il avait fait cette dernière

semaine ? Certes, il n'avait pas répondu au téléphone, mais depuis plusieurs jours personne ne l'avait demandé. On n'avait pas beaucoup insisté pour prendre de ses nouvelles, pensa-t-il !

Le gardien qui prenait son poste à l'Université avait remarqué de la lumière dans le bureau du Président. Craignant une mauvaise visite, il s'était précipité au premier étage, son trousseau de clés à la main, mais la porte entrouverte lui fit comprendre qu'on avait déjà investi les lieux. Il frappa poliment et fut étonné d'entendre une voix qui l'invitait à entrer. À sa grande surprise, il vit le nouveau Président élu l'autre semaine, il lui semblait un peu plus grand, et il portait des lunettes à verres fumés. Mais c'était bien lui, il le salua, lui souhaita une bonne journée et partit rapidement annoncer la nouvelle.

Le Président Jonas était revenu !

Dans un appartement en face de l'Université, un homme beau, botté de cuir, grand, plus grand que notre Président de l'Université, attendait avec impatience son entrée en scène pour l'acte final. Sa marche dans l'ombre était terminée, il avait gravi des échelons sous un nom enfoui dans son âme, nom qu'il avait abandonné de mauvais cœur. Il s'appelait maintenant Jonas, le Président Jonas et bientôt le Doyen Jonas.

L'homme aux lunettes à verres fumés avait été reconnu coupable du meurtre de Pola, jugé irresponsable, il avait été interné à Sainte-Anne pour une durée indéterminée.

À l'hôpital Sainte-Anne, un homme portant une écharpe rouge et des lunettes à verres fumés se promenait dans le parc de ce qui était dorénavant sa nouvelle résidence. Il ne s'ennuyait pas vraiment, il avait l'impression de courir après une mémoire qui ne faisait que des étincelles et ne voulait pas s'installer définitivement dans son cerveau.

Il souhaitait simplement faire une promenade sur les quais de Vilaine.

Cette demande lui avait été accordée exceptionnellement sous certaines conditions.

Sur les bords de Vilaine, un homme se promenait au gré d'un vent doux qui le faisait avancer un peu plus vite qu'il ne l'aurait voulu. Il portait une écharpe rouge et des lunettes à verres fumés.

Il ne suivait personne.

CHIC CHIC, VALENTINE

Quelle bizarrerie que ces vacances !

Au milieu de la foule, on apercevait des cheveux rouges qui émergeaient dans les premiers rangs des gens pressés qui se rendaient à leur tâche journalière. La sortie du métro entraînait une foule qui allait émerger dans un instant à l'air libre et essaimer la ville comme des phasmes géants.

Valentine, jeune femme de trente-cinq ans, exerçait le métier d'Assistante de direction de la maison d'édition Chezmoi.com. Elle y avait la confiance de son chef Marie-Aurore qui lui avait confié la responsabilité de la collection Albertine. Elle lisait et sélectionnait les ouvrages pour enfants reçus chaque jour par des auteurs en quête de reconnaissance. Passionnée par ce travail, elle allait d'un bureau à l'autre rechercher les meilleurs avis pour certaines histoires. Fabrizio Flippo, graphiste et son assistante Marie-Coco travaillaient avec elle. Ils avaient tous été équipés du dernier Net Book Samsung qu'ils portaient en bandoulière dans des sacs portant l'enseigne de la boîte. Le logo créé par Fabrizio représentait un profil de femme et celui d'un westie blanc. Hasard ? C'était le petit chien de Valentine qu'elle traînait partout...

Ils se déplaçaient très souvent à bicyclette ou en métro pour sillonner la ville et se rendre à leurs rendez-vous professionnels. Valentine avait parfois recours aux rapides taxis de la ville.

Et le soir ils se rejoignaient au Café de la Paix, Place de la Poste. Un groupe de jeunes avaient pris possession de l'endroit pour s'y rencontrer et confronter leurs nouvelles idées qui galopaient dans des esprits dynamiques et novateurs. Valentine en faisait partie.

Cette fois, ils devaient se retrouver pour une raison particulière. Une entreprise leur avait proposé de se rendre sur

une île et de livrer un projet précis pour une date déjà définie. Ils ne disposeraient que de trois semaines, pas un jour de plus ! On leur communiquerait le thème le jour de leur arrivée. Une déléguée de l'entreprise était chargée de les accueillir dans trois jours !

Ils n'avaient que peu de temps pour boucler leur valise ! Cette précipitation excitait beaucoup Valentine, elle aimait travailler dans une certaine urgence. Elle en livrait souvent ses meilleures réalisations. Car outre la lecture et la sélection d'ouvrages d'inconnus, elle avait eu récemment la chance de faire éditer un conte pour enfants qui avait connu un beau succès. Et pourtant, ce n'était pas un projet pour lequel elle avait consacré le plus de temps. Un premier jet avait pratiquement suffi à la satisfaire et elle en avait fait faire les illustrations parfaitement réussies ! Elle se disait prête maintenant à contribuer au succès d'un projet nouveau et original pour accéder au poste de chef de groupe. Elle savait qu'elle allait vivre intensément cette aventure. Elle se dépêcha de prendre rendez-vous chez son coiffeur qui lui proposerait un rapide déjeuner pour l'occasion. En début d'après-midi, elle ferait les derniers achats dont elle garnirait sa valise.

Fabrizio était particulièrement énervé. Il avait en charge l'illustration du roman, tandis que ses amis devaient tous écrire, écrire uniquement. Marie-Coco aimait dessiner, mais aujourd'hui, elle serait à l'écriture, domaine lui ayant été dévolu par Valentine, sa chef de groupe. Tous s'entendaient parfaitement, même si le partage des tâches avait fait l'objet de discussions animées. Ils étaient suffisamment respectueux de leur profession pour accepter le défi qui leur avait été lancé et le rôle qui leur avait été distribué. On avait recruté en supplément Thérèse Abrouet, une assistante graphiste, amie de Fabrizio. Cela avait été l'unique exigence de notre illustrateur en titre. Valentine avait eu la sienne, avoir à ses côtés Marie-Coco qu'elle estimait et appréciait pour son style particulier lorsqu'elle écrivait. Le résultat serait heureux, elle en était certaine maintenant.

Le projet qu'ils avaient tous découvert en même temps était l'écriture et l'illustration d'un roman jeunesse de deux cents pages. L'écriture devait se faire à huit mains ! Quatre personnes devaient en écrire et illustrer des suites liées entre

elles par seulement quelques lignes ou images qui en feraient la liaison. Fabrizzio ou Thérèse y laisseraient un indice illustré, qui serait ensuite retourné sur la pile des feuillets. Un règlement avait été édicté : écriture de dix feuillets avant chaque passage de main à un collaborateur. Fabrizzio ou Thérèse devant intervenir quoiqu'il arrive tous les cinq feuillets. Quelques mots stimuleraient leur imagination pour une suite de deux pages illustrées. Tous avaient hâte de commencer ce travail pour en découvrir l'apothéose qu'ils imaginaient déjà spectaculaire !

Pendant le voyage, enfin la première partie qu'ils devaient effectuer en train, ils s'étaient retrouvés à la gare. Valentine, souriante, en tête du groupe, avançait rapidement sur le quai. Un imperceptible clic que seules les personnes qui la suivaient avaient entendu avait été le signe annonciateur des quelques contrariétés de la journée. Sa valise à roulettes, énorme, gonflée au maximum laissait dépasser un morceau de tissu. Sa fermeture avait été trop rapide, et maintenant sans prévenir, la valise avait éclaté comme un gros rire moqueur.

Trois grosses paires de chaussettes grises faisaient la une de la valise, des vêtements divers et autres colifichets se retrouvaient éparpillés aux pieds de ses suiveurs.

Valentine sentit ce fracas et ce frein au bout de sa main en même temps, mais il était trop tard. Elle ne put que constater les dégâts ! Ses affaires personnelles étalées devant des yeux écarquillés de curiosité, disséquant le contenu de son bagage. Elle rougit, un instant décontenancée et se baissa pour remettre rapidement ses effets à leur place, aidée de deux personnes serviables. Elle les remercia, s'excusa et rougit à nouveau ! Il fallait vraiment qu'elle trouve un remède à ce désagrément. Qu'avait-elle donc à rougir ainsi ? C'était nouveau, elle n'en comprenait pas les raisons. Elle se redressa vivement, se tordant une cheville heureusement solide, ce qui lui épargna le spectacle d'une chute. D'un coup de tête ferme et altier, elle reprit une marche en avant, suivie de ses collaborateurs qui sortaient juste d'un fou rire. Valentine avait moyennement apprécié cette attitude, mais elle avait dû convenir du ridicule de la situation et avait fini par ébaucher un sourire de convenance.

Nos amis embarquèrent dans une douce torpeur ponctuée d'assoupissements involontaires dus à cette chaleur communicative du compartiment. Thérèse, quant à elle, semblait flotter au-dessus des événements. Il faut dire que seul le contrat l'avait réellement motivée pour cette absence de chez elle de trois semaines

La deuxième partie du voyage s'annonçait plus calme, au moins du côté du bagage de Valentine, cette fois solidement verrouillé. Tous s'étaient installés sur le pont du bateau qui effectuait la traversée vers l'île.

Valentine avait parfois une attitude que ses collaborateurs jugeaient décalée. Elle avait heureusement des qualités humaines qu'on appréciait dans son entourage, ce qui faisait d'elle ce qu'elle souhaitait représenter, une meneuse d'hommes et de femmes.

Elle se mit soudain debout, s'avança à la proue du bateau et main au-dessus des yeux, elle scruta l'horizon qui laissait deviner une terre proche. Elle avait l'allure d'une chevalière des temps modernes, voulant sans doute ressembler à ce plan universellement connu d'une femme à la proue d'un navire, hélas, disparu !

Le bateau déchargea quantité de touristes ainsi que nos quatre amis souriants pour l'instant. Ils avaient deux heures pour s'installer avant l'arrivée du porteur du défi.

Bagages enfin déposés, ils s'étaient retrouvés au bar de l'hôtel. Mais pas le temps de consommer, on venait de leur faire savoir qu'ils étaient attendus au salon. Ils s'y rendirent et découvrirent une jeune femme vêtue d'un tailleur rouge qui tranchait avec la couleur de ses cheveux noirs. Li Xu était son nom. Elle remit au chef de groupe un simple rouleau, sorte de parchemin cerclé de deux rubans noués. Après quelques civilités, elle se retira. Elle prenait le bateau pour le retour sur le continent le jour même. Ils la saluèrent. Elle leur donna rendez-vous dans trois semaines et leur souhaita un excellent séjour.

Valentine proposa de prendre connaissance du thème du défi et de se réunir tout de suite pour y réfléchir. Demain, ils commenceraient les dessins et l'écriture suivant un planning et un rythme de travail sagement étudiés. Ils garderaient la dernière semaine pour se relire et effectuer les corrections

avant le mélange final des feuillets. Bien sûr, ils n'apporteraient pas de gros changements, puisque c'était l'improvisation qui primait. Le planning approuvé par tous, Valentine délaça le parchemin et étala le texte du défi qu'ils découvrirent ensemble. Le thème central proposé était "Orages et Ouragans", ce serait aussi le titre... Ils restèrent perplexes un moment, un court moment seulement. Déjà l'imagination trotta dans des esprits en surchauffe.

Plus de deux semaines s'étaient écoulées et tous furent heureux d'en terminer avec la torpeur et la presque paralysie dont ils faisaient preuve maintenant. Ils allaient être délivrés de ce projet qui leur avait collé à la peau.

Les premiers jours, ils n'avaient pas ressenti le besoin de prendre du repos. Ils travaillaient, réfléchissaient presque sans discontinuer et sans se parler. Seuls les croquis et les lignes leur servaient de babilllements heureux, de rires consentis, de défis contenus, de compliments avertis, sans défaillance affichée.

Plus le temps avançait, plus ils se sentirent pénétrés d'une certaine lourdeur qui les envahissait. Ils avaient repris les discussions le soir autour d'un dîner pris en commun. Ils ne parlaient jamais du travail et remettaient au lendemain la suite des joutes.

Ils terminèrent ainsi cette période sans l'euphorie et l'enthousiasme qui les avait guidés jusqu'ici. Thérèse ressentait plus que les autres cette difficulté et on finit par l'évacuer sur le continent avant le terme de son contrat. Les deux dernières séances de dessins avaient été honorées par Fabrizio et c'est Valentine qui mit le mot de la fin. Tous avaient assisté à cette conclusion et applaudi avec chaleur et ferveur leur propre ouvrage. Ils attendaient l'arrivée du libérateur.

L'initiateur du projet arriva sur l'île un dimanche par le dernier bateau.

On défit solennellement l'énorme rouleau, qui retenait les précieux feuillets ! On lut rapidement les premières pages, on admira les premières illustrations, puis la suite des écritures, une nouvelle illustration, et surprise trois feuillets blancs ! le quatrième portait l'indice pour la suite illustrée, puis à nouveau trois feuillets blancs, des illustrations... Il manquait toute une

suite d'écriture ! Les feuillets écrits et dessinés avaient bien sûr été mélangés et pour l'heure il était bien difficile de savoir qui était l'auteur des blancs ! Tous étaient contrits et étonnés de voir ces feuillets vierges ! À leur expression, il eût été bien périlleux d'en soupçonner l'un d'entre eux. Rien de douteux ne transparaissait dans leur regard ou leur comportement.

Car, comment, dans un espace qui avait été défini, Fabrizzio ou Thérèse, dans leur ronde infernale pour dessiner les suites originales, n'avaient-ils rien remarqué d'anormal ? Mais pour eux le contrat était rempli. Les premières félicitations avaient été pour les illustrateurs.

On avait donc convenu d'un commun accord qu'il y aurait moins de deux cents pages pour cet ouvrage qui resterait définitivement amputé d'écritures. On avait également décidé d'y laisser toutes les pages blanches telles qu'elles se présentaient à leurs yeux.

Cet ouvrage avait représenté un beau succès de librairie du département jeunesse dès la rentrée.

Chacun avait ensuite choisi des itinéraires différents et s'était séparé avec juste un petit doute dans les yeux...

Quelques mois plus tard, un autre livre était sorti sous le nom d'auteur de "Mademoiselle" avec le titre révélateur de "Tempêtes sur New York". On avait cru y déceler, enfin Marie-Coco avait cru déceler quelques phrases déjà écrites l'été dernier " Orages et Ouragans"....

Six mois plus tard, le Prix Pulitzer avait été décerné à Mademoiselle, auteure du roman "Tempêtes sur New York"

On ne savait toujours pas qui se cachait derrière le pseudonyme de "Mademoiselle" et malgré toutes les interventions de la presse, il semblait bien qu'on en resterait là, au moins pour l'instant.

L'année suivante, Marie-Coco avait fait un voyage à l'invitation de Fabrizzio, établi définitivement à New York. Dès l'entrée dans son appartement, elle remarqua plusieurs photographies qui lui rappelaient des souvenirs assez récents. Les illustrations de "Orages et Ouragans" ! Bien sûr, elle les connaissait. Elle lui en fit la remarque. Avec fierté, il avoua sa satisfaction à les regarder chaque jour. Sur les étagères, un peu plus loin quelques exemplaires du livre de Mademoiselle. Elle lui demanda son avis sur ce roman qu'elle avait adoré. Il

avait également été subjugué par la finesse du style et l'originalité de l'histoire. Comme elle, il avait reconnu des bribes de leur fiction commune et s'en était ému. L'impression était si fugace, si éphémère qu'il n'arrivait pas à en émettre vraiment plusieurs lignes révélatrices d'un plagiat quelconque. C'est ainsi qu'il lui confia sa tentative depuis quelques mois à en comprendre les mécanismes et il espérait l'aide de Marie-Coco. Il avait une piste sérieuse depuis deux semaines, et il était certain d'être proche du dénouement.

Valentine menait à Londres une vie branchée. Elle était responsable d'un secteur d'édition important du centre des Affaires de la capitale. Elle n'écrivait plus, le temps pour elle était devenu rare. Elle ne cherchait d'ailleurs pas à en disposer davantage. Les amis d'autrefois avaient aussi disparu après l'isolement d'écriture à huit mains dont la presse avait fait son régal. Chacun avait eu du succès et gagné suffisamment d'argent pour s'installer aux quatre coins du monde. Pour on ne savait quelle raison, ils ne s'étaient pas revus, ayant tous choisi des installations plus ou moins lointaines. L'ère du soupçon avait commencé avec ces pages blanches et ne s'était pas encore estompée. La solution viendrait sans doute de Marie Coco et de Fabrizioio.

L'année suivante, à l'occasion de conférences se déroulant sur une île, ils s'étaient à nouveau croisés, avaient fait semblant d'être heureux de se retrouver.... Valentine avait peu de temps à consacrer à ses anciens collaborateurs, organisatrice de l'événement, elle leur avait confié qu'elle travaillait jour et nuit...Cependant, ils dînèrent un soir ensemble. La conversation ne vint jamais sur les temps anciens, mais sur l'avenir de chacun. Et c'est au moment de se saluer que Marie Coco et Fabrizioio remarquèrent ensemble le petit sigle de quatre lettres "Mlle" ! Représentant l'abréviation de Mademoiselle, gravée sur une bague que portait Valentine. Rapidement, ils reconnurent le même sigle sur le fermoir de son sac. Valentine, souriante était déjà partie lorsqu'ils se regardèrent et pouffèrent de rire !

Fabrizio avoua qu'il n'avait pas pensé à Valentine comme usurpatrice, mais plutôt à Thérèse About qu'il avait soupçonnée d'avoir subtilisé quelques feuillets ! Valentine avait bien sûr récupéré ses écrits. Par quel subterfuge avait-

elle réussit ce tour de passe-passe ? Visiblement elle avait besoin de cette écriture personnelle qui se prêtait si bien à "Tempête sur New York" !

Ils admirent qu'elle était douée et géniale à la fois. Les pages blanches étaient sans doute de son fait et les écrits dérobés étaient venus s'ajouter à son roman sur le même principe que le projet qu'ils avaient mené en commun. Quelques signes révélateurs comme des cailloux blancs semés par un petit Poucet les avaient conduits vers une vérité qu'ils avaient effleurée.

Dehors, sur l'Esplanade de la Grand Place un attroupement s'était formé. Mademoiselle était cette fois à terre, elle ne souriait pas du tout. En apercevant ses anciens amis qui sortaient du site de conférences, elle les héla en agitant un bras droit encore disponible, mais pour combien de temps ? Dans le même instant, elle s'écroula dans les bras des secouristes qui l'aidèrent à se hisser sur une civière. Elle fut transportée aux urgences de l'hôpital par hélicoptère, ce qui ne lui déplut pas. Dans les affaires, on avait le sens de la démesure et de l'inoubliable ! Décidément, Valentine faisait un spectacle nouveau à chaque fois qu'ils se croisaient. Avant cet embarquement forcé, Marie-coco et Fabrizzio avaient promis de lui rendre visite.

Ils différeraient leur départ de quelques heures. En était-elle heureuse ou avait-elle été simplement inquiète de ne pas être vue pour cet envol inaugural vers le continent ?

Ils se séparèrent avec le même sourire qu'une certaine journée sur la même île.... "Elle nous a tous bien eus", furent les derniers mots émis par Marie-Coco.

Au mois de janvier de l'année suivante, Valentine reçut deux cartes de vœux au nom de "Mademoiselle" Valentine. Elle sourit en reconnaissant les signatures de Marie-Coco et de Fabrizzio, ses toujours bons amis...

BEGANN'CAFE

Petit bourg charmant de Bretagne, sur la place des grands rapaces, on se retrouvait les dimanches après la séance de croyance, parfois pour une danse ou en version assumption. Retraite de fête ou de vêpres, selon la dette.

Grand père Jean et Grand-mère Louise avaient travaillé la fourrure, et leurs modèles étaient envoyés à Paris. La mère des enfants travaillait déjà avec ses parents et avait ainsi pris goût à la couture.

Puis c'était les vraies vacances perdues dans la forêt de pins et dans les marais loin de la ville d'où on s'était éloignés, pour ne plus regarder l'ennui de l'été.

La nuit, le coucou égrenait les heures en sortant de sa boîte ; soudain réveillés, toutes nos pensées s'accumulaient, s'embouteillaient et se heurtaient dans nos têtes.

Cependant, quelle sérénité retrouvée, les gros draps de toile, enfin adoucis par tant de lavages, nous faisaient un doux massage. Et le matin, le coq chantant ne réussissait pas à nous lever pour autant. On écoutait ce doux chant des vacances en se disant que décidément il était beaucoup trop tôt pour entrer dans la danse.

En y pensant, il y avait aussi une cage à oiseaux au grenier qui ne servait plus, mais la balançoire bougeait toujours quand on la regardait.

Un été, on finit par tout ranger là-haut, les pendules, les coucous, le garde-manger et autres paniers à œufs. Seuls de vieux bols fêlés avec les pots à lait restaient sur le haut de la cheminée pour nous rappeler toujours le meilleur des étés passés.

Qu'il était doux ce temps de repos, qu'il nous semblait étrange et loin notre domicile de la ville. Et pourtant, dès les premiers soirs diminués de clarté ou d'une journée moins ensoleillée, on commençait à entendre la cloche d'un départ imminent. Que de regrets dans ces instants troublants d'une fin d'été inachevée et que nous voulions prolonger pourtant !

Et toujours dans un parcours sans cesse inachevé, l'été nouveau serait arrivé pour recommencer nos vacances apaisantes sur un air de tralalaire !

Fenêtres et portes grandes ouvertes, le soleil et la mer pouvaient bien entrer, nous étions là à les regarder comme avant, comme toujours, comme maintenant et comme demain.

La liberté avait sonné, et nous commençons à nous éparpiller ici ou là, jamais trop loin pourtant, mais trop loin quand même.

Sans cesse en ivresse d'un bonheur complice des délices de la vie nouvelle, nous étions prêts pour toutes les aventures du siècle qui déferlaient sur nous comme une lame géante sur un océan de paix retrouvée et gagnée.

Pas de ressentiments dans ce nouveau changement qui nous faisait un retour sinon attendu au moins triomphant.



Que d'espérances pour le nouvel âge de la vie qui nous ferait connaître joies et tourments jusqu'à l'écoeurement.

Quand quatre lunes plus tard, on serait à nouveau dans les champs de pommes rouges qui rouleraient sous nos mains avant de passer sous le tambour des presses, pour nous amener le nouveau jus millésimé, il ne serait pas trop tard pour croire encore aux aurores nouvelles.

Et si encore plus tard, les premiers frimas nous réunissaient autour d'un grand feu de joie, les veillées heureuses nous tendraient les bras, pour nous rassembler à la nouvelle année

.
Dès les tournoiements des hirondelles dans le ciel, le printemps serait là et avec elles on se reverrait là-bas. Quelques fleurs ici ou là, borderaient les chemins de leurs couleurs sur un tapis verdoyant. Et en descendant les chemins en serpentin, on aurait le teint frais des matins encore lointains.

VUE SUR COUR

Comme chaque jour, il avait ouvert la fenêtre de son bureau. La fumée de sa cigarette dessinait dans l'air des volutes grises qui ondulaient au gré d'un vent changeant. Le Directeur du Conservatoire prenait son poste d'observation.

Comme chaque jour, elle avait pris un bus à deux arrêts de chez elle, elle aimait commencer sa journée par un kilomètre de marche à pied.

Dans un chuintement, le bus à étage s'arrêta pile devant la station. Maud, d'un saut léger grimpa les deux marches et se plaça derrière le chauffeur, à la même place presque tous les jours. Aujourd'hui, elle avait chaussé des espadrilles vertes, pas tout à fait assorties à son blouson de cuir vert... Cela lui allait assez bien, un brin d'originalité ne lui nuisait pas et lui donnait cet air de distinction auquel elle tenait. Sa coiffure, pour ce matin frais, ne lui avait sans doute pas inspiré de décor particulier, puisqu'elle était sortie tête nue, contrairement aux autres jours où elle arborait souvent des chapeaux différents. Hier, par exemple, elle portait un béret marron, incliné sur le côté de la tête et laissant libre une queue de cheval haut perchée sur le crâne.

Dans quelques stations, Maud serait dans son antre. Sur le Boulevard Lenoir, elle réfléchissait en même temps que le bus avançait, à la journée chargée qui l'attendait. Elle était en répétition, elle se jouait une pièce immuable chaque matin. Elle l'améliorait, elle corrigeait les dialogues, elle ajoutait ou changeait un personnage. Depuis deux mois, elle avait institué cette répétition à voix basse. Sa capacité à accumuler simultanément toutes ces activités était remarquable. Entre écriture et observation de la rue, rien n'échappait à son œil perçant ni à sa mémoire vorace.

Un coup de frein brusque l'avait cependant dérangée dans ses réflexions matinales. Il était temps de rejoindre un nid où grouillaient les nouvelles idées, où attendaient celles qu'elle

avait abandonnées la veille au soir et qui l'avaient accompagnée dans ses rêves du début de la nuit.

Adieu le premier temps.

D'un pas aérien, elle sauta du bus et marcha dans le sens inverse pour atteindre une impasse. À un angle, le mur du Conservatoire d'Art dramatique avançait jusque dans une courette. À l'autre, le café du Fou, tenu par Albert, tentait de le rejoindre.

Elle enjamba ensuite une porte cochère pour entrer dans cette unique pièce qui lui servait de bureau, de salle de répétition, de décor de théâtre et parfois de salle de danse où elle esquissait quelques pas qui l'étourdissaient un peu.

Elle ouvrit deux fenêtres faisant face à celles plus nombreuses du conservatoire qui quelques fois laissaient filtrer des tirades connues ou inconnues. Les jeunes talents se libéraient ainsi de paroles généreuses qu'elle notait précieusement. Elle avait souvent eu envie de leur donner la réplique.

Elle travaillait sur deux sujets importants, "Viva Thérèse" pièce personnelle, qu'elle avait créée et répétée dans les transports en commun et puis, une nouvelle création composée à partir des dialogues qu'elle récoltait depuis des mois. Elle en avait conçu l'écriture qu'elle avait mise en forme pour des joutes sans lance. La mise au point était presque terminée, sa satisfaction était grande et sa déception aussi. Elle n'avait encore jamais pu faire éditer ses travaux, connaissant la difficulté de l'affaire, elle savait qu'il fallait sûrement quelque mérite et assurément beaucoup de chance et de croyance en la recette incertaine qu'étaient ses compositions de mots.

Elle vivait parfois un rêve éveillé qui lui faisait croire que ses pièces étaient jouées avec succès dans les plus grandes salles et que celui qui l'avait repérée était un non moins réputé directeur de théâtre et producteur de spectacles. Il avait également pour ami un certain directeur de conservatoire, respecté de la même façon dans la profession. Alors partaient, s'envolaient ces idées, cette vie nouvelle, dans des tourbillons incessants qui se vidaient et se dévidaient indéfiniment, et que rien n'arrêtait. Elle goûtait ainsi à cette existence merveilleuse des auteurs connus et reconnus, acclamés et déclamés par des talents sans cesse renouvelés.

Mais la sonnerie ironique de son téléphone la faisait retomber d'un nuage élevé qui n'avait pas su la garder dans sa réalité.

Un grand soupir d'aise lui permettait cependant de réintégrer une enveloppe plus épaisse et mieux adaptée aux frimas de l'actualité.

Puis elle repartait encore un instant s'imprégner de ce rêve persistant.

Il faudrait bien qu'un jour elle aille vendre au plus offrant ses papiers chauds et brûlants, qu'elle s'employât à une diffusion et qu'elle se prêtât à une commercialisation qui la ferait se montrer, avouer, clamer une toute innocence en la matière, revendiquer une chère création, croire dans une bonne étoile, affoler les langues éditoriales et prendre une place de choix dans des colonnes enfin libérées de toute notoriété. Mais c'était dans des rêves un peu fous...

Elle sortit dans sa courette, et sans plus se préoccuper des autres fenêtres, elle répéta des textes qu'elle connaissait parfaitement, jusqu'à épuisement de sa voix. Elle avait composé avec des mots volés, une nouvelle pièce qu'elle testait en voix forte, sous un soleil frileux, elle déclamait des sons majestueux. Satisfaite, elle allait rejoindre des amis au café du Fou. Elle observait les entrées et sorties du Conservatoire. Elle avait malheureusement passé l'âge d'une inscription, elle en était à celui du labeur et non plus du rêve, la réalité étant autre, il avait fallu se nourrir.

C'était la fin du deuxième temps.

Jusqu'à quinze heures, elle servait au café du Fou, pour occuper un impossible emploi. Des amis, elle en avait, qui la connaissaient, mais ils ne savaient pas trop ce qu'elle faisait, elle parlait peu et aimait les laisser croire ou imaginer des choses incertaines qui pourraient bien un jour devenir réalité.

Le troisième temps était terminé.

Elle rejoignait ensuite sa cour, où elle achevait une journée parfaite, en lisant à nouveau et pour une ultime fois, des lignes fraîchement écrites.

Et puis, c'était l'heure de la petite folie de Maud qui avait décidé d'organiser dans la cour une exposition fictive de ses écrits, illusion qu'elle allait mettre en scène pour voir de quoi le

futur serait fait. Elle allait ainsi terminer ses activités de tête et chercher un travail pour régler des notes moins musicales de loyer et autres factures.

Le quatrième temps clôturait cette journée.

D'une fenêtre du Conservatoire, un homme observait la cour. Il avait repéré les répétitions sauvages qui s'y déroulaient régulièrement, en avait noté la qualité, en avait reconnu quelques paroles enchantées (il les avait lui-même écrites) et avait été subjugué d'en entendre d'aussi belles répliques ce qui donnait un tout autre sens à la création qui allait se jouer ici !

Depuis quelque temps, il avait une idée tenace qui avait germé en entendant les répétitions secrètes de Maud. Une nouvelle pièce était née à partir d'une série de dialogues qu'un étudiant du conservatoire diffusait depuis des fenêtres grandes ouvertes pour les heureuses personnes qui se seraient trouvées dans cette courette. Là ! Cela n'avait pas manqué, Maud avait su les attraper et point de rigueur ne lui serait tenue si ce n'était de lui offrir la possibilité officielle de s'exprimer. Il allait s'en occuper très vite.

Il s'était tenu informé de l'avancement de la pièce de Maud et savait qu'on ne tarderait pas à en avoir l'accomplissement parfait.

Il irait en raconter les effets à son ami administrateur et à quelques professeurs.

Il les inviterait à une ultime répétition et tous prendraient une décision.

Le plus grand secret serait demandé pour une pleine efficacité qu'il se réserverait.

Des élèves avaient été mis dans une confiance réduite, mais participative, c'était des lecteurs aguerris à tout style qui avaient été choisis pour rendre compte d'un exploit, et apporter ainsi la lumière nécessaire à l' explosion des mots choisis par Maud.

Elle sortit de son impasse, tard dans la soirée, déboucha sur le Boulevard Lenoir qui distillait une circulation devenue à présent moins dense. Elle profita de cette fluidité pour traverser le boulevard qu'elle remonterait à pied de deux stations, comme chaque soir. Son activité physique journalière étant étroitement liée à son activité intellectuelle, elle en avait

fait une nécessaire rigueur à laquelle elle ne dérogeait que très rarement. Ce bol d'air avalé, elle attendit le bus qui sans tarder, allait l'emmener dans une dimension nocturne, où ses rêves la feraient jouer une autre très belle pièce.

Maud avait pour le retour coiffé un joli bibi vert, cette fois bien assorti à son blouson. Elle ressemblait à une élégante demoiselle, conforme à l'idée qu'elle se faisait de l'élégance universelle...

D'une nuit parfaite, elle avait émergé près du Boulevard Lenoir.

Elle s'approchait de son impasse, vêtue aujourd'hui d'une nouvelle tenue, déclinant des tons de bleu d'outremer à ciel, sans porter cette fois de couvre-chef qui n'avait pu trouver grâce à ses yeux encore endormis. Pour le retour, elle avait prévu un foulard en soie, d'un bleu entre les deux.

Elle arrivait près de la porte cochère lorsqu'elle sentit les effluves d'un parfum de rose et distingua des ombres imparfaites dans la courette. Puis, l'ombre gigantesque s'était rapprochée dans une ronde serrée, jusqu'à pouvoir discerner tous les participants.

Un concert d'applaudissements l'accueillit ce jour-là et dans une pluie de rires et de bravos, elle les reconnut. Il y avait là, avec son écharpe rouge et son chapeau noir, le directeur du conservatoire, sa secrétaire Olympe avec qui elle prenait le café de dix heures, le régisseur Antoine, l'administrateur Roger, des élèves souriants. Tous, levèrent une coupe de bulles transparentes. Le nom de sa pièce " Viva Thérèse" qu'elle avait répétée haut et fort pendant de longs mois fut sur toutes les bouches le temps d'un toast qu'on porta à son intention. Le bouquet final fut servi sur un plateau. Il se composait des feuillets complets d'une création portant le nom de Maud, accompagnés des compliments du directeur du Conservatoire, Monsieur Thabord.

Ruben Thabord était son nom.